Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 8 (1870)
Heft: 24

Artikel: Bibliographie
Autor: L.V.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-180866

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Afin de surveiller les travaux de *Viret*
Ils avaient préféré la pinte à Nicolet ;
Admiraient de Gisclon le magnifique ouvrage,
Et par de gais propos réchauffaient leur courage ;
L'eau-de-vie, à grands flots, sortant de sa prison,
Leur faisait ressentir l'effet de son poison,
Quand Troillet, tout à coup, à leurs yeux se présente ;
Troillet qui décida mainte action sanglante :
— Que faites-vous, dit-il, piliers de cabaret,
Voyez ce carrousel attaqué par *Viret ;*
Que faites-vous ici, quelle est votre conduite ?
Sachez donc que l'on dit que *Tranchet* prend la fuite,
Qu'il ne peut résister aux bras des assaillants ;
Partez, marchez, courez, ne perdons pas de temps. —
Ainsi parla Troillet ; et brûlant de combattre
Tous sautent les degrés deux à deux, quatre à quatre ;
Aussi prompt que l'éclair, l'intrépide Gisclon,
Va souffleter Taillens, terrasser Cambredon ;
Mais un revers de main que Goncet lui dédie
Le force à modérer sa brutale énergie.
Goncet, qui voit Gisclon prêt à recommencer,
Pour combattre avec lui cherchait à s'élancer,
Lorsqu'au même moment il aperçoit son maître,
Tout près d'être assommé par le marteau d'un traître.
Aussitôt, saisissant un massif soliveau,
Il porte à Cambredon un coup sur le cerveau ;
Mais celui-ci l'évite, et la poutre pesante
Va chez les *biscaumiers* répandre l'épouvante.
Elle tombe !... Aussitôt biscaumes et croquets,
Bouteilles de sirop et petits pains tout frais
Sont par elle envoyés loin de leur résidence,
Et sirops et liqueurs coulent en abondance !

Mais déjà, de fort loin, Picard le *biscaumier*
Aperçoit les dégâts commis dans son quartier ;
Il avait laissé là son épouse charmante,
Il craint pour ses beaux jours, il court, il se lamente,
Arrive et reconnaît... ô douleur ! sa moitié
Sans coiffe !... et que Gisclon maltraitait sans pitié.
A ce poignant aspect ses forces l'abandonnent ;
De mille bruits confus ses oreilles résonnent.
Il cherche, mais en vain, son ancienne valeur ;
Des mots entrecoupés disent seuls sa douleur ;
Avec peine il étreint sa femme désolée,
Et recouvre son sein, sa tête échevelée !...

Mais le combat est loin de toucher à sa fin ;
La rage des rivaux ne connaît plus de frein ;
Partout même valeur, même soif de vengeance,
La terreur autour d'eux fait régner le silence !...
Pourrais-je énumérer les coups de poing donnés,
Les coups de pied reçus, sans adresse envoyés,
Les cheveux arrachés du crâne qui les porte
Et les nez et les yeux traités d'étrange sorte ?
Vainement on tentait d'apaiser leur fureur ;
Les deux camps répétaient : Ou la mort, ou l'honneur !
Rien enfin n'arrêtait leur intrépide audace,...
Lorsque l'on vit paraître au milieu de la place,
Celui sous qui tout plie, et dont le seul aspect
Fait trembler le plus brave et le force au respect ;
Le plus grand des héros, du Lapon jusqu'au Cafre,
Pour tout dire en un mot,.., c'est MARGOT LA BALAFRE !
— Arrêtez ! cria-t-il, d'aussi loin qu'il les vit,
C'est moi qui vous l'ordonne et veux être obéi ;
Si l'un des deux partis réplique quelque chose,
Ce sera moi, MARGOT, qui prendrai fait et cause.
De votre différend, je connais le sujet ;
Suivez-moi tous en paix, ici, chez Nicolet,
Et qu'en buvant un coup de vin ou d'eau-de-vie
Pour toujours, mes amis, je vous réconcilie ;
Partagez-vous l'honneur, et payez à Margot,
Pour vous avoir calmés, tous les ans, demi-pot !

Septembre 1827. ***

Bibliographie.

MÉMOIRES D'EXIL (Suisse orientale, bords du Léman), par Mme *Edgard Quinet*. Un vol. in-12, Paris 1870.

Il y a deux livres dans ce livre : l'un appartient à la France, l'autre à nous. Est-ce dire que nous soyons aussi indifférents que le croit Mme Quinet aux grandes questions humanitaires ? Non, nous nous taisons, parce que notre voix, nous le savons, ne serait pas entendue par delà nos monts. Est-ce donc que jamais, en France, on a écouté la voix des petits ? Encore avons-nous quelque chance d'être entendus, d'être lus en Allemagne ; mais la France n'écoute pas même ses provinces, elle n'écoute que Paris. Nous faisons donc, je le crois, preuve de sagesse, en nous renfermant dans la condition qui est la nôtre, en ne donnant notre confiance qu'à l'étranger que nous avons appris à connaître, à estimer, à aimer, et nous gardant, faible ruisseau des Alpes, de courir verser notre flot dans les grandes eaux.

Laissons donc, quelque vif intérêt qu'elle ait pour nous, la partie du livre de Mme Quinet qui regarde la France ; aussi bien, comme elles sont aimables, comme elles sont charmantes les pages de ce livre qui nous concernent ! Arrivés à Veytaux, les exilés sont sous le charme. Ecoutez : « La fontaine du village occupe la place d'honneur au milieu du hameau, en face de la maison communale. C'est le forum rustique ; c'est là aussi près des claires eaux que babillent, penchées sur leur ouvrage, les lavandières. Mais la clochette des vaches a retenti, elles encombrent un des côtés de l'abreuvoir. Dès quatre heures du matin, le petit chévrier de Veytaux a mené son troupeau vers la plus haute pointe de Naye en sonnant son cornet ; son petit frère a gardé une chèvre ou deux et les poursuit à travers le village.

» Tout est travail, sérieux labeur dans cette ruche humaine qui s'éveille et bourdonne, dans cette population aisée, riche, où l'on ne trouve pas un pauvre, où tous sont propriétaires, où plus d'un paysan possède deux à trois cent mille francs de bien, au soleil.

» Vignerons, bûcherons, jeunes et vieux, sont là dans les vignes, dans le village... Les uns empilent le bois et le tassent en moules, d'autres déchargent l'énorme chariot de foin qui encombre la largeur de la rue. Grande ouverte est aussi la porte de la cave, et les maîtres de céans y reçoivent les amis ou les marchands de vin d'Yvorne, comme dans un salon. On essaie le vieux ou le nouveau ; le prétexte ne manque jamais. La cave, dans ce pays, c'est le casino...

» Le paysan vaudois cause politique, administration avec une aussi parfaite connaissance des choses qu'un conseiller d'Etat suisse. Comment en serait-il autrement ? Il est le souverain ; dès son enfance, il a appris le manuel des droits et des devoirs du citoyen vaudois.

» Ces hommes, ces enfants, que vous rencontrez dans la rue, chargés d'instruments de travail, portent au cœur le sentiment de leur souveraineté et de leur affranchissement d'esprit, grâce à la république, grâce à l'école. »

Arrive Gleyre. Il n'est pas Français, mais il est de Paris, et les exilés croient voir la patrie leur tendre les bras. Ce grand artiste, dont chaque œuvre étend la renommée, est en même temps un caractère, un de ces hommes rares, dont les convictions politiques suffiraient pour détruire la fâcheuse alliance des mots : art et scepticisme... Par sa physionomie, ses gestes expressifs, le peintre illustrait ses récits comme par autant de vignettes. En deux mots, par la seule physionomie, il faisait un portrait frappant de ressemblance ; d'un simple geste, il peignait ces prétendants qui attendent qu'on leur porte les clés des villes sur un plat d'argent...

Mais assez. Ne déposons pas toutefois les *Mémoires d'exil* sans avoir dit de quel respect et de quelle sympathie nous entourons les exilés, et combien tout témoignage de leur bienveillance trouve promptement le chemin de nos cœurs.

L. V.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE HOWARD ET DELISLE.